

Jean Baptiste FERRAN

MON SANG EST HORS

nouvelles

éditions épingle à nourrice

PRÉFACE

Semblable au fluide vital et nourricier qui coule dans nos artères, l'encre est le sang des mots. Celui de Jean-Baptiste Ferran est hors.

Hors de ses veines, lorsque parfois il se les taille lui-même, lorsqu'il se reblesse pour puiser à la source. Les mots se répandent alors et les maux s'échappent. Les mots abreuvent et les maux se tarissent. Les mots font mal et les maux guérissent. Les mots soulagent et les maux s'apaisent. Hors de lui aussi, rebelle, contestataire, combattant.

Hors norme.

Hors des sentiers battus que, promeneur aux pieds d'Hermès, il foule à la seule force de son courage.

De chair et de sang, ou d'encre et de papier, Jean-Baptiste Ferran dit simplement au lecteur à travers ce recueil, à travers ce miroir dans lequel chacun peut se reconnaître : « Tu m'as donné ton sang, et j'en ai fait de l'hors... »

Laurent Bettoni

Romancier, parolier, scénariste, correcteur, journaliste, Laurent Bettoni possède un style unique. Ses récits évoquent la fragilité des êtres, la déliquescence des sentiments et la flamboyance de la vie...

Bibliographie :

Ma place au paradis, roman, Robert Laffont

Écran total, roman, les cow-boys & les indies

Les Corps terrestres, roman, les cow-boys & les indies

Le Bois mort, nouvelle, les cow-boys & les indies

Léo et l'araignée, récit jeunesse, les cow-boys & les indies

Léo et le monstre sans visage, récit jeunesse, les cow-boys & les indies

À paraître en avril 2013 :

Arthur Bayard et les Maîtres du temps, roman jeunesse, Don Quichotte édition

AU BORD DU PRÉCIPICE

À chaque fois que je m'installe à mon bureau, je me prépare à un long périple. Je fixe le blanc de ma page, je fixe un horizon lointain, vierge et immaculé.

Je regarde longtemps mon écran avant de me lancer. Je ne marche pas tous les jours, cela dépend du torrent de ma vie.

Quand je pars pour une longue randonnée, je vais toujours vers la montagne magique, à l'ouest.

Je ne pars pas sans provisions, je prévois de quoi étancher ma soif, je pense à l'imprévu.

La route est longue et exténuante, mais vaut le détour. Le chemin escarpé qui y mène, regorge de dangers et de pièges.

Ne va pas aussi loin qui veut !

Mon endroit préféré se trouve à quelques kilomètres dans mon esprit. Ce lieu se gagne, il se mérite. C'est un précipice. Un cercle de falaises abruptes dont l'intérieur aspire les nuages et attire les chauves-souris la nuit venue.

J'aime sentir l'air du vide. J'aime me tenir debout, que la brise d'altitude effleure mes joues. J'aime danser sur un fil tel un funambule, j'aime le vertige de la vie.

J'aime tester mon équilibre, le remettre en jeu sans cesse.

En préambule, je dois accepter de revenir dans mon passé.

Le passage qui conduit au précipice est en quelque sorte une étape initiatique. Une barrière invisible qu'il faut franchir.

La peur n'évite pas le danger. À chaque fois, je dois lutter contre moi-même pour replonger dans mes souffrances, dans mes douleurs. Je me blesse avec des épines, des ronces, des trahisons.

Ma peau se coupe au contact du granit saillant et de ma confiance trahie.

Arriver devant le précipice, demande une volonté d'écrire puissante.

Le gouffre se mérite et ne s'obtient qu'en marchant longtemps.

Celui qui écrit, remue sans cesse les couteaux dans sa chair.

Il faut la force de reprendre le manche du couteau et d'appuyer suffisamment fort pour que la cicatrice s'ouvre à nouveau.

Celui qui écrit n'oublie pas. Il contemple le vide, il le caresse et lui parle.

Il garde, comme un trésor, ses cicatrices de vie.

La douleur, la colère, la haine se conservent près de soi.

Elles n'aiment pas le froid.

Écrire revient à faire sauter tous vos points de suture pour regarder votre chair béante sans frémir : l'écrit reste, l'oubli ne fait que passer.

L'écriture refuse l'idée de deuil, allant même jusqu'à la raconter.

Mon seul problème avec l'oubli, c'est qu'il ne règle rien ; tout comme l'indifférence, cette attitude inventée pour et par les faibles.

Ces gens-là n'assument rien !

Ni leur haine, ni leur amour.

L'oubli revient, dans la pensée, à masquer ou à isoler une blessure profonde.

Car nos souffrances restent à jamais dans nos mémoires des empreintes indélébiles, des brûlures au fer...

Nous les ignorons, nous nous mettons des œillères, nous ne les écoutons pas.

Mais elles sont là !

L'écriture n'oublie pas, elle pardonne parfois. C'est un voyage à l'intérieur de nous-mêmes qu'à chaque fois nous faisons. Ce voyage n'est pas sans risques.

D'abord, il n'est jamais plaisant de remuer le passé. Ensuite, vous faites réapparaître vos erreurs, vos souffrances, vos larmes, vos peurs.

Vous revivez des moments oubliés, vous sentez des odeurs du passé, vous ouvrez la porte à vos actes manqués.